

amour de Don Quichotte pour la Compagnie actuelle, c'est probablement un nouveau pressage de son succès. Car, je m'efforce de pratiquer les trois vertus théologales. J'ai eu foi et espérance dans le succès de cette entreprise, et comme l'amour n'est rien autre chose que la charité qui est l'une de ces trois vertus, mon esprit de charité s'est agrandi, lorsque j'ai vu Sir Hugh Allan à la tête de la compagnie.

Il y a trois ans, on se moquait de moi, lorsque je me déclarais hautement en faveur de chemins à lisses de bois, mais je répondais à ceux qui me parlaient ainsi avec dédain : Rira bien qui rira le dernier. Quel a été le résultat ? Non seulement, nous aurons un chemin de Montréal à St Jérôme, mais un grand-tronc partant de Québec sur la rive nord du St Laurent, ira sillonner tout le pays, qui s'étend jusqu'à Ottawa, pour aboutir à l'Océan Pacifique. Dès cette époque pourtant, je songeais au chemin du Pacifique et j'écrivais à ce sujet à Sir G. E. Cartier, qui promit de tenir compte de mes notes. J'ai toujours eu pour ambition de voir se construire un Grand-Tronc dans le Nord, qui serait le premier anneau de la grande route internationale, et qui contribuerait immensément à développer le commerce, l'industrie, l'agriculture et la colonisation.

Il serait bien long de dire par combien d'épreuves j'ai passé. Mais je n'ai jamais perdu espérance, et aujourd'hui plus que jamais, nous sommes assurés que nous aurons non seulement le chemin de St Jérôme, mais aussi celui du Pacifique. Et cette assurance, je la base sur les déclarations de Sir Hugh Allan, qui saura bien par son influence triompher de tous les obstacles.

Je suis heureux de dire que notre gouvernement local a toujours eu pour politique de venir en aide aux chemins de fer, et je crois que le mérite qui lui en revient est le plus beau diamant de sa couronne. Aussi quand l'historien racontera impartialement les phases de notre grande entreprise, elle dira que cette politique large et libérale a été l'une des principales causes de son succès.

Le gouvernement fédéral ne peut pas agir autrement, car Sir Georges E. Cartier, lors d'une grande assemblée, tenue à Montréal, a déclaré qu'il considérerait le chemin de colonisation du Nord comme le premier anneau de la chaîne qui doit relier l'Atlantique au Pacifique. Prétendre qu'il lui est opposé, ce serait faire injure à son caractère. Tout véritable homme d'état doit suivre une ligne de conduite nationale, et sans cela, il est indigne de la direction des affaires de son pays. Et l'on pourrait dire de tout homme politique qui s'opposerait à l'entreprise que son astre a pâli.

La meilleure preuve que notre entreprise est en voie de succès, et que notre idée a marché, qu'elle s'est emparée de l'opinion publique, se trouve dans la position actuelle du Grand-Tronc, qui veut nous faire une guerre à mort. Mais nous ne craignons pas cette opposition, pas même en Angleterre, car notre idée est l'attrait du terrain, et il n'y a rien à craindre pour elle.

Nos terres sont hypothéquées dans le nord

pour construire le Grand-Tronc du sud, et maintenant celui-ci voudrait s'opposer aux progrès du nord, et ne comprendrait pas qu'une partie du pays ne peut s'enrichir sans que tout en profite et, principalement les chemins de fer.

Si le nord se développe à trente ou quarante lieues dans l'intérieur, est-ce que le Grand-Tronc n'en profitera pas lui-même ? S'il en était ainsi, il donnerait raison à ses adversaires, et tout le nord se liguierait contre lui pour avoir un Grand-Tronc, soutenu par les gouvernements fédéraux et locaux, et par tous ceux qui possèdent la richesse et ont à cœur l'avancement du pays, comme Sir Hugh Allan, et l'on agiterait le pays jusqu'à ce que le nord ait obtenu ses justes droits.

S'il en était ainsi, encore une fois le Grand-Tronc qui, depuis quinze ans a changé la face du pays — c'est pourquoi je l'ai toujours défendu jusqu'à présent — se ferait un tort incalculable. Il perdrait l'appui du pays, le soutien des conservateurs qui lui ont toujours été fidèles et qui seraient forcés de le combattre vigoureusement. Mais je crois que le Grand-Tronc saura empêcher les funestes conséquences que son opposition à notre entreprise pourrait produire. S'il persistait dans cette attitude hostile, il ne pourrait être animé que par un esprit extrêmement étroit. Quant à moi, je ne veux pas seulement un chemin de fer puissant en ce pays, mais j'en veux plusieurs. C'est en se couvrant d'un véritable réseau de chemins de fer que le pays se développera. C'est en exécutant toutes nos grandes entreprises publiques que nous pourrions progresser. Ainsi, je ne serais pas seulement en faveur des chemins de fer, mais je voudrais qu'on creusât le Lac St Pierre, qu'on canalisât l'Ottawa et qu'on complât tout notre système de canalisation.

Ayons des vues larges. Favorisons toutes les grandes améliorations dont le pays doit bénéficier, mettons de côté toutes jalousies ou ambitions intéressées, ne fomentons pas des animosités intestines, mais donnons, au contraire, un appui énergique à toute entreprise qui a le progrès pour fin, et le Canada prendra avant longtemps la place honorable qui lui est réservée par les nations de ce continent. (Applaudissements frénétiques).

Ce discours termina le banquet, qui a réuni sous tous rapports. La plupart des orateurs ont fait montre d'une grande éloquence, et chacun a eu sa bonne part d'applaudissements.

Après le dîner, les excursionnistes prirent congé de leurs hôtes, on ne peut plus enchantés de la belle fête dont ils avaient été les heureux témoins. Tous revinrent sains et saufs à Montréal vers deux heures et demie hier matin. Nous en conserverons pour notre part le plus agréable souvenir.

Ce banquet a scellé la cause du chemin du nord. L'exécution de cette entreprise est certaine s'il n'y avait toutes les prohibitions humaines. Les déclarations solennelles de Sir Hugh Allan, le concours puissant de ses collègues, le vœu unanime de la population, tout annonce qu'un succès complet va couronner l'entreprise.